

## **Edward W. Saïd, lecteur de Fanon Relais et prolongement**

par Christiane CHAULET ACHOUR

Il va sans dire que chaque écrivain est, aussi, un lecteur de ses prédécesseurs [...] ce que je veux souligner est que la dynamique souvent surprenante de l'histoire humaine peut [...] dramatiser ce qu'il y a de latent dans une figure ou une forme antérieure, qui illumine soudain le présent »<sup>1</sup>.

La notoriété d'Edward W. Saïd qui n'est plus à démontrer aux Etats-Unis et de façon générale dans les pays anglo-saxons, germaniques ou nordiques, reste assez marginale en France où nombre de chercheurs et d'universitaires ne connaissent que de loin ce professeur palestino-américain et ses propositions d'analyses, en rupture profonde depuis des années avec les approches habituelles dans le domaine de la littérature comparée. Cette ignorance ou cette méfiance est à la mesure de la difficulté spécifiquement française d'intégrer totalement dans ses réflexions, ses recherches et ses programmes littéraires, le passé colonial et ses conséquences dans le présent comme partie intégrante de l'héritage du passé et non comme appendice gênant de pays ou de régions périphériques<sup>2</sup>. Si l'on commence à lui concéder une place en Histoire, on ne peut en dire autant en Littérature. C'est dans ce champ, si essentiel pourtant dans la formation intellectuelle du citoyen, que l'apport d'Edward W. Saïd est central, particulièrement en littérature comparée<sup>3</sup> qui était sa spécialité même et, en

---

<sup>1</sup> - Edward W. Saïd, *Freud et le monde extra-européen*, Paris, Le Serpent à plumes, 2004, pp.41-42. (traduit de l'anglais par Philippe Babo. Titre original : *Freud and the Non-European* – Introduction par Christopher Bollas – Réponse de Jacqueline Rose. Texte de la conférence prononcée au Musée Freud de Londres le 6 décembre 2001. C'est un ouvrage passionnant à lire car il condense des analyses plus longues faites par ailleurs et avance, ce faisant, de nouvelles voies.

Les autres ouvrages que nous utiliserons :

\* *Culture et impérialisme*, Fayard et Le Monde diplomatique, 2000 pour la trad. française par Paul Chemla. L'ouvrage rassemble des idées développées depuis 1978 après l'édition de *L'Orientalisme* et une série de cours professés entre 1985 et 1988 aux Etats-Unis, en Angleterre et au Canada.

\* *Out of place*, publié en 2000, Vintage Books Edition, New York, traduit en français au Serpent à plumes en 2002, sous le titre, *A contre-voie- Mémoires*, et publié au livre de poche en 2003 (ce sera notre édition de référence).

\* *Des intellectuels et du pouvoir*, (trad. par Paul Chemla), Le Seuil, 1996, réédité par éd. Marinoor à Alger en 2001 (notre édition de référence).

<sup>2</sup> - Rares exceptions : l'hommage d'une soirée à l'Institut du Monde Arabe de Paris, le 5 février 2004 avec T. Todorov, François Cussert et Rony Brauman. Colloque à la BNF F. Mitterrand (organisé par Paris VII et l'antenne parisienne de Columbia University of NewYork) les 24 et 25 septembre 2004. Cf. Compte-rendu de Catherine Bédarida, « Edward Saïd, intellectuel marqué par l'exil », *Le Monde*, 28 septembre 2004.

<sup>3</sup> - Cf. la contribution de Martine Mathieu-Job, « Enseigner les littératures francophones : bilan et propositions à partir d'une pratique plurielle », dans *Convergences francophones*, Amiens, Encrage édition et CRTF de l'Université de Cergy-Pontoise, 2006, pp. 33 à 44. « Le module de littérature comparée me paraît vraiment être l'espace privilégié d'étude de ces littératures. D'une part parce que le partage de la langue française ne doit pas faire oublier les univers culturels et imaginaires différents dont procèdent les littératures francophones. [...] D'autre part parce que ces littératures francophones sont aujourd'hui des passages obligés pour évaluer certaines questions de littérature générale ». (p.43-44).

conséquence, en littérature et critique littéraire où il a initié une réflexion sur la décolonisation, sur le statut et la fonction de l'intellectuel, et, plus généralement, sur le postcolonialisme, à partir du déplacement du point de vue de lecture des œuvres littéraires et de la confrontation de regards<sup>4</sup>. K. Gyssels affirme que les principaux promoteurs du postcolonialisme, E. W. Saïd, Gayati Spivak et Homi K. Bhabha, ont construit leurs avancées à partir d'une « fascination pour le psychiatre et essayiste martiniquais, Frantz Fanon »<sup>5</sup>. En retour, l'éclairage d'E. Saïd sur l'œuvre de F. Fanon permet de la re-lire, comme une des « narrations » majeures de l'autre monde, occulté, en articulation avec celles du monde dominant.

Sans insister trop lourdement sur la comparaison, il est aussi patent que F. Fanon n'occupe pas la place qui devrait lui revenir dans les études de Lettres et Sciences Humaines dans l'université française. Il nous a semblé utile, dans un numéro qui lui est consacré de la revue *Nord/Sud*, de proposer de suivre l'insertion de la pensée fanonienne dans quelques écrits d'Edward W. Saïd. En effet, dans les ouvrages de ce dernier, Fanon est un compagnon de réflexion et d'écriture sur lequel Saïd revient avec insistance et admiration et qu'il convoque dans de nombreuses pages à l'appui de ses propres démonstrations. Comment s'étonner puisque le rôle de l'intellectuel dans la société contemporaine et la place critique qu'il y occupe est au centre de tout le dispositif critique d'E.W. Saïd comme il était au centre du dispositif fanonien :

« En tant qu'êtres sociaux, nous avons tous une appartenance nationale, une langue, des traditions, une situation historique donnée. Dans quelle mesure l'intellectuel est-il au service de cette appartenance et dans quelle mesure la combat-il ? La même question se pose pour le rapport de l'intellectuel aux institutions (académie, église, association professionnelle) et au pouvoir qui à notre époque le circonviennent à un degré extraordinaire [...] Ainsi, le principal devoir de l'intellectuel reste, à mes yeux, de s'affranchir autant que possible de telles pressions. Voilà pourquoi je définis l'intellectuel comme un exilé, un marginal, un amateur, et enfin l'auteur d'un langage qui tente de parler vrai au pouvoir »<sup>6</sup>.

## **Fraternité de pensée et de lutte**

Les jeunes lecteurs d'aujourd'hui<sup>7</sup> qui découvrent Fanon sont d'abord surpris - tant les engagements des années 50-60 ont été rangés dans les oubliettes de l'Histoire ou colorés d'un romantisme désuet et plutôt dangereux - , par l'implication qui fut la sienne dans la lutte algérienne. Comment lui, Martiniquais, médecin psychiatre et essayiste de haute volée – publier *Peau noire, masques blancs* à 27 ans, donc le porter en soi dès ses 25 ans au moins n'est pas rien ! -, ne s'est-il pas contenté de protester et de témoigner ? Dans ses « Représentations de l'intellectuel », E. Saïd précise, quant au « statut non professionnel » de ce dernier :

« Le point fondamental tient, à mes yeux, au fait que l'intellectuel est précisément doté d'une faculté de représenter, d'incarner, d'exprimer un message, une vision, une position, une philosophie ou une opinion devant – et pour – un public. Or ce rôle a ses règles, il ne peut être exercé que par celui qui se sait engagé à poser

---

<sup>4</sup> - Cf. dans le *Vocabulaire des études francophones*, sous la dir. de Michel Beniamino et Lise Gauvin, l'entrée très suggestive « Postcolonialisme » de Kathleen Gyssels, pp.159 à 165. (Limoges, PULIM, collection Francophonies, 2005).

<sup>5</sup> - *Vocabulaire des études francophones*, op. cit., p.162.

<sup>6</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit., p. 12. Il voit dans les difficultés qu'il a à prononcer ses conférences dans certains lieux, la confirmation de « la thèse de mes conférences sur le rôle public de l'intellectuel en tant qu'outsider, « amateur » et perturbateur de l'ordre établi » (p.7).

<sup>7</sup> - Je fais très précisément allusion aux étudiants auxquels j'enseigne Fanon depuis une dizaine d'années que je suis en France et qu'aucun ne connaît antérieurement.

publiquement les questions qui dérangent, à affronter l'orthodoxie et le dogme (et non à les produire), quelqu'un qui n'est pas enrôlable à volonté par tel gouvernement ou telle grande entreprise et dont la raison d'être est de représenter toutes les personnes et tous les problèmes systématiquement oubliés ou laissés pour compte. L'intellectuel se fonde pour ce faire sur des principes universels : à savoir que tous les êtres humains sont en droit d'attendre, à quelque nation qu'ils appartiennent, l'application des mêmes normes de décence et de comportement en matière de liberté et de justice, et que toute violation, délibérée ou pas, de ces normes, doit être mise au jour et courageusement combattue »<sup>8</sup>.

Le Professeur Edward W. Saïd<sup>9</sup> n'a-t-il pas trouvé un miroir de son engagement pour le peuple palestinien, dans la force de Fanon à s'impliquer dans une lutte qui pouvait apparaître comme historiquement et « naturellement » éloignée de ce qui aurait dû être la sienne, celle de l'Algérie en guerre de décolonisation et de libération nationale, dans les cultures périphériques en marge desquelles sa formation pouvait le maintenir ? Saïd comme Fanon, et certes différemment, ont fait corps avec ces cultures, sans renoncer à ce qu'ils étaient mais en utilisant leurs acquis au crible de leur esprit critique, pour en faire un terreau répulsif de la nostalgie victimaire de l'opprimé et du spolié ? L'exil et le déplacement, dans plusieurs acceptions, ont produit chez ces deux intellectuels une énergie décuplée pour oeuvrer avec engagement dans un processus d'émancipation véritable. Ils l'ont fait en fonction de la situation qui était la leur et de leurs spécialités - Psychiatrie et Littérature -, et Politique en un profond militantisme.

Inlassablement Saïd a voulu dire, faire le récit – nous allons revenir plus loin sur cette notion essentielle de « récit » - de points dont la convergence avec les prises de position de Fanon sont patentes :

- le refus de reconnaître l'existence de l'autre et de s'interroger, psychanalytiquement, sur ce refus que Saïd nomme « l'hallucination négative » qui est de ne pas voir l'autre.

- l'approfondissement jamais interrompu, dans leurs textes, de « la structure de l'oppression » pour cerner « ce que l'opresseur projette sur l'opprimé » avec comme champ privilégié mais non exclusif, pour Fanon, la violence coloniale française projetée sur le peuple algérien et, pour Saïd, la violence israélienne sur le peuple palestinien.

Christopher Bollas, dans sa présentation de la conférence d'E. Saïd sur Freud, affirme :

« Les écrits d'E. Saïd non seulement constituent une résistance littéraire au "génocide intellectuel" qui affleure, dans un trop grand nombre de textes européens concernant les Palestiniens, mais fonctionnent simultanément comme une résistance à une imposition schizophrénogène »<sup>10</sup>.

Nécessairement aussi, mettant en lumière l'un et l'autre, les origines de la violence de riposte des opprimés, ils deviennent, pour leurs détracteurs, des apologistes de la violence et même des théoriciens<sup>11</sup>.

Leur statut de « Out of place », « outsider » si l'on reprend le titre des *Mémoires* d'Edward Saïd, font d'eux des « questionneurs étranges », expression cette fois empruntée à

---

<sup>8</sup> - *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit. pp.23-24.

<sup>9</sup> - « Grande figure intellectuelle internationale », comme le présente Christopher Bollas, p. 11 de *Freud et le monde extra-européen*, op. cit. C'est la guerre de 1967 qui l'a fait sortir de la carrière académique attendue, en orientant ses recherches vers « la politique de la représentation littéraire » (p.12). E.W. Saïd a été élu au Conseil national palestinien en 1977 et en a démissionné en 1991 sans renoncer à défendre la cause palestinienne mais par désaccord avec les dirigeants du mouvement. Cf. en particulier en français : E.W. Saïd, *Culture et résistance – Entretiens avec David Barsamian*, (trad. de l'anglais par Christian Calliyannis), Fayard, 2004. Auparavant, *The Question of Palestine*, New York, Times Books, 1979.

<sup>10</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.14.

<sup>11</sup> - Cf. *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.15. Et le chapitre 1 des *Damnés de la terre* de F. Fanon.

Aimé Césaire dans le poème qu'il dédie à Lafcadio Hearn. Plus que Fanon car il a eu plus de temps pour le faire, E.W. Saïd s'est interrogé sur ce facteur positif de l'exil :

« La plupart des gens ont principalement conscience d'appartenir à une seule culture, un seul cadre, une seule patrie ; les exilés ont conscience d'au moins deux cultures, et cette pluralité de visions donne naissance à une conscience de dimensions simultanées, une conscience qui, pour emprunter une formule à la musique, est *contrapuntique*. Pour un exilé, les habitudes de vie, d'expression ou d'activité dans son nouvel environnement se constituent inévitablement par opposition au souvenir de ces choses vécues dans un autre environnement »<sup>12</sup>.

Il est aisé de penser à *Sociologie d'une révolution* et aux *Damnés de la terre* pour illustrer une telle affirmation et comprendre que c'est un des facteurs qui outille le regard fanonien, lui donnant cette acuité et cette lucidité.

## Les autres récits

Dans son ouvrage où la référence à Fanon apparaît de façon permanente, *Culture et Impérialisme*, Saïd explique longuement en introduction les termes de son titre, le choix de son corpus, sa méthode et ses objectifs. Par rapport au premier ouvrage qui l'avait fait connaître et dont on ne parlera pas ici, *L'Orientalisme*, Saïd veut y « dessiner une topographie générale des rapports entre l'Occident moderne et ses territoires d'outre-mer »<sup>13</sup>. En effet quel que soit le peuple, on peut constater convergences de propos pour tout ce que l'Occident a désigné comme « peuples primitifs ou barbares ». De plus, le chercheur est frappé par un fait : il y a toujours eu résistance à l'arrivée de l'homme blanc :

« C'est cela que je n'avais pas abordé dans *L'Orientalisme* –cette réaction à la domination occidentale, dont l'apogée a été le gigantesque mouvement de décolonisation dans tout le tiers monde [...] Jamais la "rencontre impériale" n'a confronté un Occidental plein d'allant à un indigène hébété ou inerte : il y a toujours eu une forme quelconque de résistance active, et, dans l'immense majorité des cas, elle a fini par l'emporter »<sup>14</sup>.

L'essayiste précise que, pour lui, « culture » a une double acception et qu'il ne faut pas l'assigner à la source d'identité qui conduit à « des conflits meurtriers »<sup>15</sup> car « la culture est un champ d'efforts humains d'une extraordinaire diversité. » C'est pour lui, à la fois « toutes les pratiques – tels les arts de la description, de la communication et de la représentation – qui jouissent d'une certaine autonomie par rapport à l'économique, au social et au politique, et revêtent souvent des formes esthétiques dont l'une des finalités essentielles est le plaisir [...] Le second sens du mot s'instaure presque imperceptiblement. Par certaines connotations : le raffinement, l'élévation. C'est la réserve, dans chaque société, du "meilleur qui ait été su et pensé", disait Matthew Arnold dans les années 1860 »<sup>16</sup>.

Son choix d'analyse se porte sur le roman car c'est le genre où se déploie le récit que les hommes font de leurs aventures. Est-il utile de rappeler quelle bibliothèque littéraire potentielle sous-tend, en particulier, *Peau noire, masques blancs* et *Les Damnés de la terre* ? Les « récits » des Européens et des Américains des métropoles ont été et sont omniprésents et un mur est érigé entre les oreilles de l'Occident et les nouveaux récits, ceux des populations des Suds<sup>17</sup>. L'objectif de Saïd est à la fois de faire entendre ces récits mais de déceler la force

---

<sup>12</sup> - Cf. *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.16-17, citation prise à *Reflections on Exile and others Essays*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2001, p.186.

<sup>13</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit. p. 11.

<sup>14</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit. p. 12.

<sup>15</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit. p. 12 à 15.

<sup>16</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit. p. 12 et 13.

<sup>17</sup> - Expression désignant tous les récits des opprimés, des colonisés ou ex-colonisés, des périphériques de toutes sortes.

sourde des opprimés dans les récits des Occidentaux, avec ses exemples de prédilection que sont ceux de Joseph Conrad, Jane Austen, Rudyard Kipling et d'autres, et non d'inverser la vapeur mais de mettre en relation ces voix :

« Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des *géographies, histoires et narrations rivales*, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle »<sup>18</sup>.

L'expérience de l'Empire est commune à tous – étant entendu que la notion de « superposition » est à associer à celle de « rivalité » –, elle appartient conjointement aux dominants et aux dominés. Cette perspective ne peut être comprise comme l'affirmation d'une détermination mécanique entre création et idéologie mais comme la prise en charge de l'ancrage profond des « récits » dans l'histoire car « la culture et ses formes esthétiques viennent de l'expérience historique ».

Dans tout l'ouvrage, E. Saïd revient avec insistance sur cette idée d'interdépendance, de nécessaire contextualisation des narrations, du poids de l'histoire dans l'élaboration artistique. On ne peut écrire l'histoire de l'Occident moderne en évinçant les « thèmes impériaux » : on doit, bien au contraire, les mettre au centre que ce soit par l'apologie ou la résistance à l'empire<sup>19</sup>. Cette lecture qui tient compte à la fois des deux processus, celui de l'impérialisme et celui de la résistance, le critique propose de l'appeler « lecture en contrepoint », « lecture contrapuntique » :

« Concrètement, "lire en contrepoint", c'est lire en comprenant bien ce qui est en cause quand une romancière signale l'importance d'une plantation coloniale de canne à sucre pour le maintien d'un style de vie bien précis en Angleterre [...] il faut élargir notre lecture des textes pour y inclure ce qui en a été autrefois exclu par la force – dans *L'Étranger*, par exemple, tout le passé du colonialisme français et sa destruction de l'État algérien, plus l'émergence postérieure d'une Algérie indépendante (que Camus a combattue) »<sup>20</sup>.

Jusqu'au terme de son analyse, E. Saïd insistera sur le caractère mondial de l'expérience impériale. En ce sens, elle a touché colonisateurs et colonisés :

« Les Occidentaux postulent l'autonomie absolue et l'inviolabilité de leurs chefs d'œuvre, de leurs recherches, de leur univers théorique [...] Or, j'estime qu'on fausse radicalement la culture en la dépouillant de ce qui l'affiliait à son contexte, en la déracinant du sol qu'elle disputait ou [...] en niant qu'il y ait une influence réelle [...] Camus et Gide écrivent sur la même Algérie que Fanon et Kateb Yacine »<sup>21</sup>.

Dans *Freud et le monde extra-européen*, Saïd relit l'ouvrage de 1939 de Freud, *Moïse et le monothéisme*, et montre ainsi que, non seulement, il faut faire advenir à l'écoute les récits des périphériques mais qu'il faut aussi relire les textes enlisés dans des interprétations soumises au diktat d'une idéologie justificatrice. Il le fait ici, à la lumière de l'Histoire de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et du conflit israélo-palestinien. Au cœur de cette relecture, on trouve la remise en cause d'une « judéité » étroitement définie et l'insistance sur les limites du rapport de Freud aux cultures non-occidentales. Saïd s'attarde sur la vision qu'il donne de Moïse et d'Hannibal en des mises au point très stimulantes. Il revient ensuite sur ce qu'il entend par « monde extra-européen », c'est-à-dire « la culture des nations ayant émergé historiquement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale après la chute des empires

---

<sup>18</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit. p. 23. C'est moi qui souligne.

<sup>19</sup> - Cf. *Culture et Impérialisme*, op. cit., pp. 116 à 118.

<sup>20</sup> - Cf. *Culture et Impérialisme*, op. cit., pp. 118-119. Cf. aussi pp. 171 à 174.

<sup>21</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 363.

coloniaux et l'émergence de nombreux peuples et Etats en Afrique, en Asie et en Amérique »<sup>22</sup>.

### **Fanon, « l'héritier le plus controversé de Freud »<sup>23</sup>**

Que fallait-il face à ces récits forts qui rejetaient dans la non-existence des peuples entiers ? Des voix des « combattants anticolonialistes » se faisant entendre avec force. Et c'est la force de Fanon que d'avoir su affronter l'impérialisme avec « une réponse égale » de réfutation à ses propositions de « récits » universels. Fanon fait partie de ceux qui ont su répliquer en « racontant » l'Histoire à partir des cultures mises à l'écart, dominées, piétinées, anéanties par son refus de qualifier d'universel l'humanisme européen et par le déplacement que ses écrits obligent à faire par rapport à l'idée d'un noyau civilisationnel insécable, européen s'entend.

S'intéressant à un des appendices des *Damnés de la terre*, « Guerres coloniales et troubles mentaux », E.W. Saïd décrit la manière dont Fanon a mis en exergue la non-existence, en dehors d'un folklore néantisant l'individu, des indigènes par les Européens :

« Ce que veut dire Fanon, c'est que lorsqu'on passe la pratique du colonialisme au crible non seulement de Freud, mais de toutes les disciplines de la science européenne, l'Europe cesse d'occuper une position normative par rapport à l'indigène »<sup>24</sup>.

Fanon installe au centre de son dispositif d'appréciation, les cultures que l'Occident rejetait en périphérie. Comme d'autres intellectuels des lendemains de la seconde guerre mondiale, il redimensionne l'Europe, dans un « rejet de plus en plus virulent » : il appelle tous les hommes à collaborer à de « véritables inventions », en vue de créer ce qu'il nomme « l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher »<sup>25</sup>.

Fanon a « fait le ménage », salutairement, dans les télescopages, les non-dits et les contre-vérités de la science européenne qui a hiérarchisé les humains et, parmi eux, les colonisés et les opprimés, sujets même de ses préoccupations et de ses analyses, les « subordonnant aussi bien au regard scientifique qu'à la volonté d'être supérieur. » Emboîtant le pas à Fanon, E. Saïd poursuit, mettant au jour la vraie raison de l'occultation de Fanon dans le monde européen, me semble-t-il :

« Ce système a, bien sûr, été mis en pratique dans les empires coloniaux mais je pense que Fanon a voulu aussi, et surtout, inclure dans sa démonstration l'ensemble de l'édifice de l'humanisme européen lui-même, qui s'est révélé incapable de transcender ce qu'il pouvait y avoir d'odieux dans son dessein »<sup>26</sup>.

Ainsi Fanon est une pièce maîtresse dans la critique de l'eurocentrisme dont les effets s'exercent toujours dans les inégalités d'aujourd'hui.

Dans *Culture et Impérialisme*, Fanon est cité un nombre de fois assez impressionnant car il est véritablement une référence constante, apparaissant dans les énumérations de ceux qui ont participé, comme lui, par les autres « récits » à la réplique des ... damnés de la terre<sup>27</sup>

---

<sup>22</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.29.

<sup>23</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.30.

<sup>24</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.34.

<sup>25</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p.35.

<sup>26</sup> - *Freud et le monde extra-européen*, op. cit., p. p.35-36. Saïd cite alors Immanuel Wallerstein et le travail d'analyse fait en continuité avec les thèses fanoniennes.

<sup>27</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., pp. 22, 108, 268, 313, etc...

– ceux de Césaire, de Memmi, de Germaine Tillion, de Kateb Yacine, de Jean Genet, de C.L.R. James, de Neruda, de Tagore, de Cabral – , il est à lire et à relire car il a été un de ceux qui a le plus « déconcerté » les Européens<sup>28</sup> : « Lire Jane Austen sans lire aussi Fanon et Cabral, c’est couper la culture moderne de ses racines, de ses engagements et de ses attaches. Il faut en finir avec cette pratique »<sup>29</sup>.

En dehors de ces citations brèves, le texte fanonien est commenté à des moments significatifs de l’argumentation. Ainsi, reprenant après d’autres commentateurs le trio shakespearien : Prospero/Caliban/Ariel, Saïd cite Fanon pour éclairer sa propre position qui est une mise en garde contre le remplacement d’une maîtrise par une autre maîtrise :

« Mais comme l’observe justement Fanon, la conscience nationaliste peut facilement conduire à une rigidité glacée. Se contenter de remplacer des officiers et bureaucrates blancs par des homologues de couleur, souligne-t-il, ne garantit nullement que les fonctionnaires nationalistes ne vont pas reproduire l’ordre ancien. Les dangers du chauvinisme et de la xénophobie (« l’Afrique aux Africains ») sont très réels. Il est de loin préférable que Caliban voie son histoire comme un aspect de celle de *tous* les hommes et femmes assujettis, et comprenne la vérité complexe de sa situation historique et sociale »<sup>30</sup>.

On peut se souvenir que cette préoccupation de Fanon d’échapper à l’ethnisation de la pensée se manifeste très tôt, bien avant de faire son expérience de Martiniquais-Algérien. On peut avoir à l’esprit la supplique du jeune écrivain de 25 ans de *Peau noire masques blancs*, « ô mon corps, fais toujours de moi un homme qui interroge ! »

Fanon a été, en quelque sorte un initiateur de la pénétration dans les sites (p)réservés de la science européenne car il a mis en pratique l’idée même que Saïd défend tout au long de ses écrits : les intellectuels anti-impérialistes ne travaillent pas « ailleurs », à l’extérieur de la culture occidentale dont ils sont imprégnés mais travaillent à l’intérieur, autrement. Citant James, Saïd associe le nom de Fanon, de Cabral, de Rodney :

« Comment dois-je retourner à des racines non européennes ? Si cela veut dire que les écrivains caraïbes d’aujourd’hui doivent bien voir qu’il y a dans leur écriture des inflexions d’origine non européenne, non shakespearienne, et que leur passé musical ce n’est pas Beethoven, là d’accord. Mais je n’aime pas qu’on me pose le problème comme on l’a fait : « ou bien... ou bien... » Je ne le crois pas. Je pense qu’il y a les deux. Fondamentalement, nous sommes un peuple dont la culture littéraire et le passé esthétique sont ancrés dans la civilisation de l’Europe occidentale »<sup>31</sup>.

Enfin une dizaine de pages<sup>32</sup> sont une analyse en profondeur des *Damnés de la terre*, en commençant par remettre sur les rails de façon exacte, la fameuse « théorie de la violence », dans le contexte colonial de réponse à la violence impérialiste qui ne laisse pas le choix d’une solution négociée sans armes. Saïd interrompt sa démonstration pour s’expliquer :

« Si j’ai tant cité Fanon, c’est parce qu’il exprime en termes plus tranchés et décisifs que tout autre un immense basculement culturel, du terrain de l’indépendance nationale au champ théorique de la libération. [...] Fanon est inintelligible si l’on ne voit pas que son œuvre est une réaction à des constructions théoriques produites par la culture du capitalisme occidental tardif, reçue par l’intellectuel indigène du tiers monde comme une culture d’oppression et d’asservissement colonial »<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 282.

<sup>29</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 109.

<sup>30</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 306.

<sup>31</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 349.

<sup>32</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 372 à 382.

<sup>33</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 374.

Toutes ces pages sont à lire et mon objectif n'est pas ici d'en faire un résumé mais de souligner la qualité de la citation fanonienne. E. Saïd parle encore de « l'éloquence subversive de l'écriture de Fanon » :

« Malgré ses obscurités et difficultés, il y a dans la prose de Fanon assez de suggestions poétiques et visionnaires pour faire sentir que la libération est un *processus*, non un but automatiquement atteint avec l'indépendance des nouvelles nations. Tout au long des *Damnés de la terre* (livre écrit en français), Fanon cherche en fait à lier l'Europe et l'indigène dans une nouvelle communauté non antagonique de la conscience et de l'anti-impérialisme »<sup>34</sup>.

Et tout ce que Saïd a dit auparavant des autres « récits » est à mettre, à mon sens, en lien, avec ce fameux style de Fanon et son efficacité. En racontant autrement mais en racontant, il instaure un dialogue avec les siens mais sans faire de concession : il est dans une remise en cause et un re-dimensionnement. Il le fait en jalonnant ses analyses de mini-narrations qui, comme des paraboles ou des séquences-vérités, vont directement à l'entendement et à la sensibilité du lecteur. De nombreux exemples peuvent en être donnés. Il me suffit de citer le poème en prose époustouflant qu'est la « Lettre à un Français »<sup>35</sup>. Et comme il a été grisant et vivifiant pour les intellectuels « du monde extra-européen » de lire les œuvres de l'autre camp, il peut être grisant et vivifiant de le lire, re-lire, lui et... E.W. Saïd conjointement ! On peut alors rêver à des Bibliothèques dont les rayons seraient occupés autrement, car, comme le chante Johnny Clegg dans son dernier album, *One life*,

« Faut pas baisser les bras !  
Faut pas baisser les bras ! »

---

<sup>34</sup> - *Culture et Impérialisme*, op. cit., p. 381.

<sup>35</sup> - F. Fanon, *Pour la Révolution africaine*, Maspero, Petite collection Maspero, 1975, pp.46 à 49.